

Cours sur l'*Essai concernant l'entendement humain* de John Locke

Ceci n'est pas un cours de pratique philosophique de la traduction, mais un cours sur Locke ; il peut cependant être utile de connaître les idées de Locke pour le traduire.

Les références sont données dans la traduction de Coste (1700 pour la première édition, une réédition chez Vrin) ; entre parenthèses, les pages de l'édition anglaise de R. Woolhouse (Penguin Books, 1997). Le premier chiffre (en romain) est celui du livre, le deuxième (en arabe) celui du chapitre, le troisième (en arabe, précédé de §) celui du paragraphe. On notera que la numérotation des chapitres du livre I n'est pas la même dans Coste et dans Woolhouse, l'Avant-Propos du premier correspondant au chapitre 1 du second.

Merci à Elfège Leylavergne pour avoir pris les premières notes et à Aurélie Perchet pour avoir retravaillé les notes de l'introduction (et choisi les couleurs des titres).

0. Introduction

- 0.1. Propos : apprendre à connaître l'entendement humain
- 0.2. Finalité, arrière-plan ou horizon moral
- 0.3. Plan de l'Essai

0.1. Propos de l'Essai

Il s'agit d'apprendre à connaître l'entendement humain.

Cf. Avant-Propos, Coste, p. 1 (Wool., p. 55) :

« Puisque l'entendement élève l'homme au-dessus de tous les êtres sensibles, et lui donne cette supériorité et cette espèce d'empire qu'il a sur ceux, c'est sans doute un sujet qui par son excellence mérite bien que nous nous appliquions à le connaître autant que nous en sommes capables ».

— plus exactement, d'apprendre à connaître les limites de l'entendement, à déterminer ce que nous sommes capables de connaître, en particulier pour éliminer de faux espoirs.

Cf. Préface, Coste, p. xxix (Wool., p. 8) :

« Après nous être fatigués quelque temps, sans nous trouver plus en état de résoudre les doutes qui nous embarrassent, il me vint dans l'esprit que nous prenions un mauvais chemin ; et qu'avant de nous engager dans ces sortes de recherches, il était nécessaire d'examiner notre propre capacité, et de voir quels objets sont à notre portée, ou au-dessus de notre compréhension ».

A ce degré de généralité — se connaître soi-même, connaître les limites de son esprit, ne pas se faire d'illusions —, cela paraît assez banal. Pour mieux comprendre le propos de Locke, on en passera un peu rhétoriquement par une confrontation à deux textes célèbres, l'un de Descartes 1), l'autre de Kant 2).

1) Descartes, Règles, règle 8. Dans cette règle, Descartes remarque que, si, se posant une question, on met en ordre la série des questions nécessaires à la résolution de cette question,

et que, parmi ces questions préliminaires, on finit par en rencontrer une qu'on ne peut résoudre, il faut savoir en rester là. Commentant cette règle, il remarque en particulier qu'un homme se proposant de découvrir autant de vérités que possible devrait en particulier se demander une fois dans sa vie ce qu'il est possible de connaître, étant donné la nature de l'esprit humain.

Cf. Règles..., trad. Brunschwig, FA I p. 118-119 :

« Bien qu'il puisse se voir proposer une foule de questions dont la présente règle lui interdit de poursuivre la solution, la claire vision du fait que ces problèmes dépassent entièrement la portée de l'esprit humain lui épargnera de se juger plus ignorant pour autant ; et le fait même de savoir que personne ne peut connaître la solution du problème devra, s'il est de bon sens, suffire amplement à sa curiosité. Mais pour n'être pas sans cesse à s'interroger sur ce que peut l'esprit, et pour qu'il ne se donne point de peines mal placées ou téméraires, il convient, avant de se préparer à connaître les choses en particulier, de s'être demandé avec attention, une fois dans sa vie, de quelles connaissances la raison humaine est capable » .

Dans la suite de la règle, Descartes souligne que, une fois identifié ce que l'esprit peut connaître, il faudra déterminer quelles sont les choses à connaître, évidemment seulement celles qu'on peut connaître.

Le parallèle entre les deux auteurs est intéressant. Comme pour Descartes, il s'agit pour Locke de ne pas se lancer inconsidérément à la poursuite d'un savoir par principe inaccessible à l'esprit humain. Mais, contrairement à Descartes, Locke évite ou contourne et l'analyse des facultés, en particulier de l'entendement, et l'analyse des choses à connaître, en particulier des choses connaissables par l'entendement, de manière à se concentrer sur les idées. Peu importe nos facultés, peu importe les choses, de toute façon, ce que nous pouvons connaître = ce dont nous pouvons avoir une idée. Les idées, chez Locke, on en part et on n'en sort pas.

D'une part, les idées sont le matériau premier de notre connaissance, les choses immédiatement données dans notre esprit :

Cf. II, 1, § 1, trad. Coste p. 60 (Wool. p. 109) :

« Chaque homme étant convaincu en lui-même qu'il pense, et ce qui est dans son esprit lorsqu'il pense étant des idées qui l'occupent actuellement, il est hors de doute que les hommes ont plusieurs idées dans l'esprit, comme celles qui sont exprimées par ces mots, blancheur, dureté, douceur, pensée, mouvement, homme, éléphant, armée, meurtre, et plusieurs autres ».

D'autre part, nous ne pouvons pas aller au-delà des idées, il n'y a pas de choses dans l'esprit qui ne soit pas une idée.

Cf. IV, 17, § 9, trad. Coste p. 570 (Wool. p. 602) :

« [La connaissance] nous manque absolument partout où les idées nous manquent. Elle ne s'étend pas plus loin que ces idées, et ne saurait le faire. C'est pourquoi, partout où nous n'avons pas d'idée, notre raisonnement s'arrête, et nous nous trouvons au bout de nos comptes ».

On reviendra sur ce que sont les idées. Ce qui importe cependant de comprendre, et qu'a permis une comparaison avec l'enquête cartésienne sur les facultés, c'est que Locke emprunte la « nouvelle voie des idées (*new way of ideas*) », pour reprendre la caractérisation que les premiers lecteurs de Locke avaient donnée de sa philosophie, pour la stigmatiser en la rattachant à la querelle de Malebranche et d'Arnauld sur l'origine des idées. Locke lui-même revendique cette caractérisation

Cf. A Worcester (= en civil, Stillingfleet), 29 juin 1697 :

«Ma *Nouvelle voie par idées* (...) est une expression vague (...) qui correspond à tout mon *Essai*. Car traitant de l'entendement, qui n'est autre que la faculté de penser, je ne pouvais traiter correctement cette faculté qu'est le penser, sans considérer les objets immédiats de l'esprit tandis qu'il pense, que j'appelle *idées* ».

2) Kant, *Critique de la raison pure*, seconde préface. Là encore, il s'agit d'un texte bien connu sur les bienfaits que pourrait permettre une enquête sur les limites de notre connaissance. Kant remarque que la métaphysique, contrairement aux mathématiques et à la physique, n'a pas encore trouvé la voie sûre d'une science, et suggère d'accomplir, en métaphysique, une révolution analogue à celle qui a eu lieu à l'époque de Galilée et de Torricelli. Au lieu d'admettre, comme c'était le cas jusqu'à présent, que la connaissance se règle sur les objets, il faut se demander si ce ne sont pas bien au contraire les objets qui règlent la connaissance. D'après lui, cela permet de délimiter l'ensemble des connaissances pures, et cela a de surcroît des conséquences positives : connaître les limites de la raison pure spéculative, ce va être laisser une place pour la raison pure pratique.

La comparaison avec Locke est intéressante, là encore un peu rhétoriquement, parce que là encore, sur un fond commun assez banal (connaître nos limites, et ce, contrairement à Descartes, avec des fins morales), on voit se dégager des différences significatives :

— Sur la place de ce que Locke appelle « morale » et Kant « raison pure pratique ».
Objet du 0.2.

— Sur la méthode. On en parle maintenant :

Kant mène une enquête qu'il appelle transcendentale, ie. une enquête sur la possibilité d'une connaissance a priori. Il s'agit donc pour lui de procéder à une analyse régressive, en se demandant ce qui rend possible certaines connaissances a priori, ie. certaines connaissances établies indépendamment de toute expérience.

L'enquête de Locke peut en revanche se caractériser par son caractère naturaliste i) et empiriste ii) :

i) naturaliste. Locke considère les idées comme des données naturelles, que l'on va suivre dans leur cheminement naturel — processus de combinaison, de transformation, etc. Il s'agit de procéder par introspection, de se tourner vers son esprit et de le regarder fonctionner naturellement.

Cf. A Worcester (= en civil, Stillingfleet), 29 juin 1697 :

« Je ne pouvais regarder dans aucun autre entendement que le mien pour voir comment il travaille (...) Mon livre (...) est une copie de mon propre esprit et de ses diverses opérations ».

Ce naturalisme ne va pas de pair avec la prétention à se demander d'où nous viennent ultimement les idées, à se pencher sur leur origine matérielle (tel phénomène physique, puis physiologique, aurait pour conséquence telle idée). Locke se distancie au contraire de cette prétention qui reviendrait en quelque sorte à faire la physique de l'âme :

Cf. Avant-propos, Coste p. 2 (Wool. p. 55) :

« Je ne m'engagerai pas dans une enquête physique sur la nature de l'âme ».

Cf. II, 21, § 73, Coste p. 224 (Wool. p. 261) :

« Plutôt que de rechercher les causes de ces idées et la manière dont elles sont produites, je ne m'engagerai point à considérer en physicien la forme particulière des corps, et la configuration des parties par où ils ont le pouvoir de produire en nous les idées de leurs qualités sensibles (...) quoiqu'au fond, si non contents de considérer purement et simplement les idées que nous trouvons en nous-mêmes, nous voulons en chercher les causes, nous ne puissions concevoir

qu'il y ait dans les objets sensibles aucune autre chose par où ils produisent différentes idées en nous, que la différente grosseur, figure, nombre, contexture et mouvement de leurs parties insensibles ».

On y reviendra : Locke est convaincu de la vérité du corpuscularisme, mais il entend procéder indépendamment de cette conviction ontologique, par ce qu'il appelle juste après dans l'Avant-Propos « *a plain historical method* ».

Pour comprendre cette expression, se référer à ce que signifie « *history* » pour des savants qui se réclament de Bacon à l'époque de Locke, par exemple le médecin Sydenham ou le chimiste Boyle. Une « histoire », c'est une description des phénomènes qui prétend en rester à la pure description, indépendamment de toute hypothèse, nous dirions de toute théorie. Histoire d'une maladie : les symptômes, son évolution, ses issues possibles. Histoire d'un élément chimique : comment il réagit avec d'autres éléments, ses couleurs, ses métamorphoses, etc.

Le sens descriptif, phénoméniste est dans notre expression renforcé par « *plain* » = naïf, simple. Il s'agit donc bien de voir fonctionner l'esprit naturellement, sans faire d'hypothèse sur ce qu'il est ou de théorie sur sa constitution physique.

i) empiriste. Pour Kant, ce qui pose problème, ce dont on cherche à établir la possibilité, ce sont les connaissances a priori. Pour Locke, la question de Kant n'a tout simplement pas de sens. Le fondement et le matériau de nos idées c'est l'expérience.

Cf. II, 1, § 2, Coste p. 61 (Wool. p. 109) :

« Supposons donc qu'au commencement l'Âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tout caractères, sans aucune idée, quelle qu'elle soit. Comment vient-on à recevoir des idées ? (...) A cela je réponds en un mot, de l'Expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances et c'est de là qu'elles tirent leur première origine. »

Cela ne signifie pas que toute idée soit le décalque de quelque chose de sensible : non seulement, aux idées de sensation s'adjoignent les idées de réflexion, mais l'esprit a une capacité à créer du nouveau à partir des idées données par l'expérience, à faire apparaître de l'abstrait et du général à partir d'idées de sensation particulières et concrètes.

Donc : lorsque Locke définit son propos en disant qu'il entend se connaître soi-même, déterminer les pouvoirs de l'entendement et les limites de la connaissance, cela paraît banal. Mais la comparaison avec Kant et Descartes permet de mieux cerner sa spécificité :

- la connaissance n'a pas pour objet les facultés ou les choses, mais les idées,
- la démarche n'est ni physique ni transcendentale, mais naturaliste et empiriste.

Pour le dire de manière positive, Locke se propose de décrire le fonctionnement naturel de l'entendement en tant qu'il opère sur des idées.

0.2. La finalité pratique de l'Essai

On peut là encore partir d'une comparaison avec Kant. Locke, comme K., remarque que si, au lieu n'appréhender les limites de notre connaissance, nous prétendons tout connaître, nous tomberons inmanquablement dans le pyrrhonisme.

Cf. Avant-Propos, § 7, Coste p. 5 (Wool. p. 58):

« Lorsque les hommes infatués de cette pensée, viennent à pousser leurs recherches plus loin que leur capacité ne leur permet de faire, s'abandonnant sur ce vaste océan, où ils ne trouvent ni fond ni rive, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent des questions et multiplient des difficultés, qui ne pouvant jamais être décidées d'une manière claire et distincte, ne servent qu'à perpétuer et à augmenter leurs doutes, et à les engager enfin dans un parfait pyrrhonisme. »

La similitude de Kant et de Locke s'arrête ici. Kant entend limiter la raison pure pour faire une place à la raison pratique, il s'agit donc de démarquer deux domaines qui n'ont en commun que de s'exclure mutuellement si l'on peut dire. Une des idées directrices de Locke est en revanche que nos découvertes concernant nos capacités à connaître vont avoir des conséquences morales immédiates : nous allons cesser de faire grief au créateur, nous accepter tels que nous sommes, découvrir que nous sommes parfaitement adaptés pour vivre dans ce monde pourvu que nous ne prétendions pas excéder nos seules facultés. S'il y a une infinité de choses que l'esprit des hommes ne saurait comprendre, ces derniers ont ce qu'il faut pour vivre bien.

Cf. Avant-Propos, § 5-7, Coste p. 3-5

« [Dieu a mis les hommes en état de] découvrir par eux-mêmes ce qui leur est nécessaire pour les besoins de cette vie, et leur ayant montré le chemin qui peut les conduire à une autre vie beaucoup plus heureuse que celle dont ils jouissent dans ce monde. [Le petit valet qui doit se satisfaire de sa chandelle et bien travailler. Le pilote en pleine mer qui doit se contenter de savoir que ça marche]. Notre affaire dans ce monde n'est pas de connaître toutes choses, mais celes qui regardent la conduite de notre vie. Si donc nous pouvons trouver les règles par lesquelles une créature raisonnable (...) peut et doit conduire ses sentimenets, et les actions qui en dépendent, (...) nous ne devons pas nous inquiéter de ce qu'il y a plusieurs autres choses qui échappent à notre connaissance ».

En fait, il ne s'agit pas seulement pour Locke de constater qu'il y a des limites, il s'agit aussi de dire que ces limites sont bonnes, et que tous nos maux vient de leur ignorance. Pour faire une analogie, il ne s'agit pas seulement pour lui de dire que les hommes ne peuvent pas voler comme des oiseaux et nager comme des poissons, mais aussi de soutenir que nous sommes bien heureux d'être des créatures terrestres, et non pas aériennes ou aquatiques. Pour un passage témoignant de l'optimisme naïf et du finalisme fallacieux de Locke, voir II, 23, 12, Coste, p. 235-237.

Bref, il y a une dimension morale de l'*Essai* : ce qui nous importe c'est de vivre bien et de nous préparer à la vie éternelle. Les §§ 5-7 de l'Avant-Propos pourraient faire croire que, pour cela, des connaissances simplement probables, des conjectures distinctes des certitudes sont suffisantes (le valet n'a qu'une chandelle, pas la lumière du soleil ; le pilote sait que sa corde lui suffit pour estimer la profondeur des eaux où il navigue, mais il ne connaît pas la longueur de sa corde). En fait, une thèse fondamentale de l'*Essai* est que la morale est, contrairement à la physique et comme les mathématiques, un domaine où nous pouvons obtenir des connaissances démonstratives.

Idée classique depuis Gassendi, Hobbes et quelques autres :

— incertitude de la physique, nous sommes en face des choses naturelles comme de données que nous n'avons pas créé.

— certitude des connaissances juridiques, morales et politiques, analogue à celle des mathématiques. Les mathématiques sont caractérisées par leur certitude, la certitude des mathématiques est supposée venir de ce qu'en mathématique, on définit librement les termes premiers. L'idée est donc de procéder dans ces disciplines comme en mathématiques, ie. en définissant librement les termes premiers.

Cf. IV, 3, § 18, Coste p. 454 (Wool. p. 487-488) :

« L'idée d'un Être Suprême, infini en puissance, en bonté et en sagesse, qui nous a faits, et de qui nous dépendons ; et l'idée de Nous-mêmes comme des Créatures intelligentes et raisonnables, ces deux idées, dis-je, étant une fois clairement dans notre esprit (...) nous fourniraient, à mon avis, de tels fondements de nos devoirs. Et de telles règles de conduite, que nous pourrions par leur moyen élever la Morale au rand des Sciences capables de démonstration. (...) Par exemple, cette proposition, il ne saurait y avoir d'injustice où il n'y a

point de propriété, est aussi certaine qu'aucune démonstration qui soit dans Euclide ; car l'idée de propriété étant un droit à une certaine chose, et l'idée qu'on désigne par le nom d'injustice étant l'invasion ou la violation d'un droit, il est évident que ces idées étant ainsi déterminées, et ces noms leur étant attachés, je puis connaître aussi certainement que cette proposition est véritable que je connais qu'un triangle a trois angles égaux à deux droits. Autre proposition d'une égale certitude, Nul Gouvernement n'accorde une absolue liberté ».

Cf. de même III, 11, § 16, Coste p. 419-420 (Wool. p. 459) :

« L'homme est sujet aux lois » = proposition analytique qui peut se déduire de la définition de l'homme comme créature corporelle et raisonnable. C'est ensuite une autre question que de savoir s'il y a des créatures de ce genre, ou encore si tel être est bien un homme, autrement dit une créature corporelle (cela, cela se voit en général) et raisonnable (c'est souvent plus douteux).

Evidemment, cet alignement du domaine pratique sur les mathématiques choque le sens commun et peut être soumis à l'éternelle critique que, si c'était vrai, ça se saurait. Plus spécifiquement, deux ordres de critique possibles :

— En rabattant le domaine pratique sur la connaissance abstraite, Locke manque sa spécificité : il a une conception intellectualiste de l'action. Ce qui m'importe par exemple n'est pas de savoir si, comme homme, je dois me soumettre aux lois en général, mais si, dans une situation conflictuelle donnée, il est juste que j'obéisse à cette loi-ci plutôt qu'à cette loi-là, puis comment, en pratique, je vais effectivement me conformer à ce qui me paraît juste.

— Même si l'on admet cette conception intellectualiste de l'action, on peut remarquer que les exemples de définitions présentés par Locke n'ont pas la limpidité des définitions mathématiques. On voit bien que, une fois certains termes premiers acceptés, on peut définir sans ambiguïté une figure à quatre côtés égaux. Il semble beaucoup plus difficile de comprendre comment réduire à des termes premiers les termes « créature », « corporel », « raisonnable », et derechef, de savoir comment les composer pour constituer l'idée d'homme. La critique ici est donc que les idées opérant dans le domaine pratique n'ont pas la même texture (notion à préciser...) que celles qui opèrent dans le domaine mathématique.

Deux idées par conséquent :

— la connaissance de nos limites cognitives est bonne,

— nous pouvons avoir des connaissances démonstratives concernant le bien et le mal.

Si on réunit les deux idées, on approche de l'idée selon laquelle nous sommes en fait destinés à des connaissances morales. On trouve effectivement cette idée chez Locke.

Cf. de même IV, 12, § 11, Coste p. 538-539 (Wool. p. 570) :

« Il est naturel de conclure de là que, puisque nos facultés ne sont pas capables de nous faire discerner la fabrique intérieure et les essences réelles des corps, quoiqu'elles nous découvrent évidemment l'existence d'un Dieu, et qu'elles nous donnent une assez grande connaissance de nous-mêmes pour nous instruire de nos devoirs et de nos plus grands intérêts (...) que notre véritable occupation (*our proper employment*) consiste dans ces recherches et cette espèce de connaissance qui est la plus proportionnée à notre capacité naturelle (*suited to our natural capacities*), et d'où dépend notre plus grand intérêt, je veux dire notre condition dans l'Éternité. Je crois donc être en droit d'inférer de là que *la morale est la propre science et la grande affaire des hommes en général* ».

De cet horizon moral, on ne parlera plus, sinon à propos de la critique des principes innés et de l'enthousiasme. Il fallait cependant en dire un mot une fois pour toutes.

0.3. La structure de l'Essai

Dans l'Avant-propos, § 3, Coste p. 2 (Wool. p. 56), Locke annonce un plan en trois parties :

1. Quelle est l'origine des idées,
2. Quelle est la connaissance que l'entendement acquiert au moyen de ces idées
3. La nature et les fondement de ce qu'on nomme foi ou opinion

En fait, on se trouve effectivement avec un plan en 4 parties

Livre I	Contre les principes innés	
Livre II	Les idées	= 1. selon le plan annoncé
Livre III	Les mots	
Livre IV	Les modes de connaissance	= 3. et 4. selon le plan annoncé

On se trouve donc avec deux livres qui n'étaient pas prévus, et dont il faut expliquer l'apparition :

i) L'apparition du livre I, consacré à une critique de l'innéisme, s'explique tout simplement par le fait que Locke pense avoir affaire à des lecteurs pleins de préjugés. S'il avait affaire à des lecteurs libres de tout préjugé, il aurait pu commencer directement son traité par le livre II ; mais comme ce n'est pas le cas, il a dû commencer par écarter une opinion assez répandue, celle selon laquelle il existerait des principes innés.

Cf. I, 1, § 1, Coste p. 7-8 (Wool. p. 59) :

« Si j'avais affaire à des lecteurs dégagés de tout préjugé, je n'aurais, pour les convaincre de la fausseté de cette supposition [celle des principes innés] qu'à leur montrer (...) que les hommes peuvent acquérir toutes les connaissances qu'ils ont, par le simple usage de leurs facultés naturelles, sans le secours d'aucune impression innée (...) Mais parce qu'un simple particulier ne peut éviter d'être censuré lorsqu'il cherche la vérité par un chemin (...) [qui] l'écarte de la route ordinaire, je proposerai les raisons qui m'ont fait douter de la vérité du sentiment qui suppose des idées innées dans l'esprit de l'homme ».

ii) Après le livre II, qui, conformément à ce qui était prévu, est un exposé sur l'origine de nos idées, leurs différentes espèces et leur étendue, on attendait une analyse de l'usage que l'entendement fait de ces idées afin de savoir à quelle connaissance véritable nous avons accès. En fait, dans le livre III, Locke effectue une analyse du langage. Locke justifie à plusieurs reprises ce changement de plan.

Cf. II, 33, § 19 (tout dernier § du Livre II), Coste p. 321 (Wool. p. 360) :

« Après avoir exposé tout ce qu'on vient de voir sur l'origine, les différentes espèces et l'étendue de nos idées, avec différentes considérations sur ces instruments ou matériaux de nos connaissances, (...) je devrais, en vertu de la méthode que je m'étais proposée d'abord, m'attacher à faire voir quel est l'usage que l'Entendement fait de ces idées ; et quelle est la connaissance que nous en acquérons par leur moyen. Mais venant à considérer la chose de plus près, j'ai trouvé qu'il y a une si étroite liaison entre les idées et les mots, et un rapport si constant entre les idées abstraites et les termes généraux, qu'il est impossible de parler clairement et distinctement de notre connaissance, qui consiste toute en propositions, sans examiner auparavant la nature, l'usage et la signification du Langage : ce sera donc le sujet du livre suivant. »

Cf. III, 5, § 16, Coste p. 352 (Wool. p. 392) :

Locke remarque la disproportion entre le peu d'importance usuellement accordé au langage et la longueur des développements qu'il y a consacré.

Cf. III, 9, § 21, Coste p. 395 (Wool. p. 435) :

« [Sans l'avoir vu tout d'abord, je réalisais peu à peu que] l'étendue et la certitude de nos connaissances (...) ont une liaison si étroites avec nos paroles (words) qu'à moins qu'on n'eût

considéré auparavant avec exactitude, quelle est la force des mots, et comment ils signifient les choses, on ne saurait guère parler clairement et raisonnablement de la connaissance (...). Quoiqu'elle se termine aux choses, je m'aperçus que c'était principalement par l'intervention des mots. (...) [Comparaison ensuite des mots à un milieu qui s'interpose entre les choses mêmes et nos yeux, nous empêcheraient de les voir en elles-mêmes. La plupart de nos disputes ont pour origine le langage].

Autrement dit, Locke nous dit être tombé sur un problème qu'il n'avait pas prévu. Il découvre le rôle que joue le langage dans la constitution des idées d'une part, dans l'origine de la plupart de nos erreurs d'autre part. Sans le langage, nous ne pourrions constituer aucune idée abstraite (et par là, il ne faut pas seulement entendre des idées « abstraitement abstraites », comme l'idée de polyèdre, mais n'importe quelle idée générale, l'idée de blanc et l'idée de lion sont des idées abstraites) ; à cause du langage, nous sommes constamment tentés de parler à vide, ie. avec des mots n'ayant pas de correspondant effectif dans les choses.

Nous sommes donc partis de l'idée que Locke cherchait à déterminer ce que nous pouvons connaître ; ce qui est ici découvert : que ce pouvoir de connaître dépend assez strictement de la manière dont nous forgeons des mots et de la manière dont nous les assemblons.

D'où la place que fait Locke dans son dernier chapitre à ce qu'il appelle une « sémiotique » science des signes, la notion de signe lui permettant de rassembler les deux principaux objets de son essai, les idées et les mots :

— Les idées sont les signes des choses pour notre esprit, le premier rapport de signification est donc entre les choses et les idées.

— Les mots sont les signes des idées pour autrui et pour nous, le second rapport de signification est donc entre les idées et les mots.

Cf. IV, 21, § 4, Coste p. 602 (Wool. p. 635)

On reviendra sur tout cela, mais on peut d'emblée noter que

— les mots ne sont pas pour Locke les signes des choses (c'est ce qu'on pense le plus souvent) : entre les deux, il y a les idées. On revient donc à cette idée que Locke suit la « nouvelle voie des idées », tout en comprenant que, pour lui, il ne s'agit pas de rester enfermé dans les idées : via les idées, nous avons naturellement accès aux choses, le premier rapport de signification étant naturel.

— Il y a une différence entre les deux rapports de signification dégagés ci-dessus : le premier est naturel (et donc ne peut pas être autrement qu'il n'est), le second est arbitraire et ne présente à ce titre aucun caractère de nécessité. C'est parce que le rapport entre les idées et les mots est arbitraire qu'il est possible qu'entre les uns et les autres un certain décalage apparaisse : il y a des mots qui ne signifient rien, des *flatus vocis* ; il y a des mots qui signifient trop, c'est-à-dire qui ne signifient pas constamment la même chose. D'où les différentes pathologies du langage qui sont examinées au livre III.